système Worthington, pour l'ascenseur Edoux. Ces pompes nécessitent un travail continu de 300 chevaux.

L'ensemble de ces ascenseurs permettra d'élever, par heure, 2.350 personnes au premier et au deuxième étage, et 750 personnes au sommet : la durée de l'ascension s'effectuera en sept minutes.

En y comprenant les escaliers, il sera possible, par l'ensemble des moyens prévus, de permettre la visite de la Tour à 5,000 personnes par heure.

Nous avons la persuasion que ces systèmes auront à fonctionner sans cesse, car le nombre des visiteurs sera immense. Tout le monde voudra visiter le grand monument de fer, et admirer les spectacles aériens qu'il permettra de contempler à son sommet.

GASTON TISSANDIER.

LE SERGENT

Il ne s'appelait pas Lafleur, ni La Ramée, comme un sergent de l'ancien régime. Il s'appelait Pidoux, comme un troupier de Cham ou de Randon. Mais dans sa compagnie, il était plus connu sous le nom de Quincaillier.

Pourquoi le Quincaillier? avait-il donc jadis manié d'autre acier que celui de son fusil, ou d'autre plomb que celui de ses cartouches ?

Non. Pidoux était un ancien enfant de troupe. Il n'avait jamais eu d'autre famille que le régiment, ni d'autre métier que la guerre.

Si on l'appelait le Quincaillier, c'était à cause de la ferblanterie qui dansait au côté gauche de sa tunique. Une vraie batterie de cuisine, ramassée un peu partout dans toutes les cuisines où on avait cassé des œufs pour faire des omelettes. Pidoux avait eu la veine de ne pas être dans le tas des œufs cassés. Mais le diable l'emporte s'il avait jamais su comment.

Toujours est-il qu'il était encore debout, et droit sous les armes, nom d'une pipe ! et faisait bonne figure dans une revue, vous pouvez m'en croire, avec sa grosse moustache grissonnante et sa longue impériale poivre et sel qui lui donnait un air crâne et bourru tout ensemble, et sa rangée de croix et de médailles aux rubans multicolores, dont l'or et l'argent reluisaient victorieusement au grand soleil.

Il en avait bien sept ou huit, de ces breloques qui coûtaient plus cher que chez le bijoutier, et dont une seule suffisait à faire l'honneur d'un soldat. La médaille de Crimée, d'abord, puis celle d'Italie, puis celle du Mexique, accompagnées de deux ou trois autres bricoles sans importance, qui étaient venues grossir la collection comme par hasard... Puis, du canon : la Médaille militaire, résumant tout le reste.., Et enfin, pour clore dignement la scène, la vraie décoration, l'étoile des braves, la croix de la Légion-d'Honneur !

Celle-là, c'était le bouquet. Tout blasé qu'il fût — ou plutôt qu'il affectât de paraître — en fait de pendeloques glorieuses Pidoux ne la regardait pas sans une certaine émotion, et plus d'une fois, quand il croisait dans la rue un supérieur qui lui rendait son salut, vous eussiez pu le surprendre louchant du côté de son ruban rouge, avec une tendresse mouillée dans le regard.

Mais, par la sambleu ! il ne songeait pas à loucher d'orgueil, ce jour-là, le sergent Pidoux.

C'était le jour — jour affreux, jour infâme ! — où l'armée de Sedan, captive, livrée, trahie se rendait à la merci des Allemands. Oui, trahie, mille noms de noms !... Car c'est une trahison, quelle que soit la fortune, de désarmer d'un trait de plume cent cinquante mille hommes qui ne demandent qu'à mourir. Car on n'a pas le droit de faire à la mort le vol de cet honneur qui se réfugie en elle, qui lui dit : « Je te veux, je t'épouse ! » — et de donner l'ignominie de la geôle à qui réclame la gloire du charnier.

Aussi, quelle stupeur, quand le moment suprême fut arrivé, quand il n'y eut plus à se leurrer d'aucun espoir, quand il fallut se dire :

— C'est vrai, absolument vrai ! Nous allons sortir de là, tous, résignés, la tête basse, comme un troupeau de moutons gardés par des chiens... Pourquoi pas deux par deux, la chaîne au pied, comme des forçats ? N'est-ce pas au bagne qu'on nous mène ?... Oui, au bagne du repos forcé, tandis que derrière nous, la patrie étranglée jette son dernier râle en criant : Au secours !

Jusqu'à la dernière minute, le sergent Pidoux refusa d'y croire.

Depuis la veille, l'ordre formel ayant été donné pour le lendemain, les autres s'y étaient faits, à l'idée de s'en aller comme cela le long des routes, les bras ballants et les mains vides du côté de cette Allemagne où ils auraient dû entrer le fusil au poing.

Lui, non. Cette pensée-là ne pouvait pas lui entrer dans la tête. Si bien qu'au moment de partir, quand il dut rejoindre sa compagnie massée sur la grande place, une envie folle le prit de ne pas bouger, de rester là, inerte, insensible aux bourrades, aux coups de crosse, et de dire : « Tuez moi, mais je ne marcherai pas ! »

Pourtant, quand la colonne s'ébranla, machinalement il fit comme les autres ; il marcha.

Il marcha devant lui jusqu'à la porte de la ville, morne, l'œil fixe, faisant cela comme il aurait fait autre chose, dans une sorte d'hébétement farouche, mêlant son pas alourdi au piétinement du tas d'hommes qui allaient devant lui.

Tout d'un coup; le mouvement se ralentit. On était arrivé au bout de la ville, et, pour franchir la porte, les rangs devaient se serrer. La troupe marqua le pas pendant quelques minutes, avançant à peine; puis, le mouvement s'accéléra et le sergent Pidoux se trouva hors des murs.

Alors, comme à côté de lui les têtes se tournaient toutes dans le même sens, le sergent tourna aussi la tête et voici ce qu'il vit :

A quelques mètres hors de la ville, la route que suivaient les prisonniers était coupée par une autre route. Or, à l'angle de ce carrefour, une troupe à cheval était postée, immobile, regardant passer le défilé, — une troupe brillante et chamarrée d'officiers prussiens en grande tenue. Au milieu, en uniforme plus superbe encore, un officier supérieur, un général de large carrure et de mine hautaine.

Qui était-ce ?

Les prisonniers ne se le demandèrent même pas. C'était un des vainqueurs, voilà tout. Cela leur suffisait. Et, d'abord levés pour regarder, les yeux se baissaient sous les sourcils froncés par une sourde colère. Qu'est-ce qu'ils venaient faire, ceux-là, sur le chemin des vaincus ? Les voir passer comme un troupeau de bêtes captives, et compléter l'insolence de leur facile triomphe par l'insulte de leur curiosité ?

Le sergent Pidoux n'avait pas baissé les yeux, lui. Il continuait à fixer le groupe arrogant des superbes cavaliers droits sur leurs selles. Un flot de sang avaient empourpré ses joues, et ses prunelles lançaient des éclairs.

Or, comme il passait devant ce tas d'insolents vainqueurs, — il se trouvait juste au flanc de la colonne, à dix mètres d'eux tout au plus, — il s'arrêta, les regardant en face, et...

... Devant les canons anglais prêts à cracher la mort, le général Cambronne avait trouvé un cri ; devant l'état-major allemand, le sergent Pidoux trouva un geste.

D'un coup de main, il nettoya sa tunique, arrachant tout, croix et médailles... et d'un tour de bras, à la volée, il envoya le tas, Crimée, Italie, Mexique, Légion-d'Honneur et le reste à la figure du général prussien !

La rage l'avait empêché de viser juste, et la poignée de médailles s'éparpillant en l'air effleura le dolman de l'officier, glissa sur la selle et, de là, tomba par terre.

Le général eut un tel haut-le-corps de surprise que sa main tirant sur ses rênes fit cabrer son cheval.

Quand les pieds de la bête retombèrent sur le sol, quatre hommes avait déjà saisi le sergent par les épaules et tiraient sur lui pour l'entraîner. Subitement, une mêlée se produisit. Les camarades du sergent, ayant vu le coup, se jetèrent sur lui pour le dégager. Mais la lutte fut courte. Vingt hommes de l'escorte s'étaient précipités, la crosse haute, frappant dans le tas à coups redoublés. Les Français lâchèrent prise, et le sergent Pidoux resta seul, haletant, sous l'étreinte de dix poignes vigoureuses, comme un sanglier assailli par des chiens,

Son regard croisa celui du général prussien, resté immobile sur sa selle. Il y eut un moment d'attente, où personne ne bougea. Qu'allait dire le vainqueur ?

Le vainqueur outragé ne dit rien, vaincu par l'héroïsme de l'outrage. Il appela du geste un de ses hommes et lui montra les médailles qui jonchaient le sol. Le soldat comprit et les ramassa.

Puis, d'un nouveau geste, le général désigna le sergent, toujours maintenu par les poignes prussiennes.

Le soldat obéit et présenta au prisonnier ses médailles, mais le sergent Pidoux secoua la tête.

— Non, dit-il d'une voix étranglée, je n'en veux plus.

Et il tint bon, l'absurde et sublime entêté.

Alors, le général prussien dit :

— Lâchez-le, et qu'on les donne à un autre.

On lâcha le sergent, qui reprit son rang au flanc de la colonne, et on remit les décorations à un des prisonniers qui les garda.

*
* *

Deux mois après, dans la casemate où il grelottait au bord de la Baltique, le sergent Pidoux n'avait pas voulu reprendre ses médailles.

Pourtant, un soir, il s'approcha du camarade qui avait accepté le dépôt.

— Dis donc, fit-il à voix basse, rends-les-moi tout de même !

Le lendemain matin, le sergent Pidoux manquait à l'appel : il s'était évadé pendant la nuit.

... Quelques jours avant l'armistice, le soir du dernier combat que livra dans le Nord l'armée de Eaidherbe, on releva le sergent Pidoux parmi les morts.

Il avait toutes ses médailles sur la poitrine.

Seule la croix de la Légion-d'Honneur manquait : une balle prussienne la lui avait clouée au cœur. JOSEPH MONTET.

LES HIRONDELLES

Saviez-vous cela ? Nous sommes à la veille de voir disparaître l'hirondelle. Je ne m'en doutais guère, et la plupart des Parisiens, sans doute, seront fort étonnés en l'apprenant.

Oui, il y a aujourd'hui une question « de la disparition des hirondelles » qui préoccupe fort les savants ; elle vient d'être portée devant la Société zoologique de France ; elle y a fait l'objet d'un docte rapport, et si j'en parle, c'est que le rapporteur a prié les journalistes de mettre les faits sous les yeux du public et de secouer son indifférence.

Il assure donc que depuis quelques années le nombre des hirondelles a diminué notablement dans les départements du nord et du centre de la France.

Les localités où le printemps les rencontrait autrefois en foule, et qu'elles avaient de temps immémorial adoptées pour y grouper leurs nids, en ont reçu à peine quelques couples en 1888, et quelques-unes même sont restées désertes.

Ce n'était pas assurément qu'on les eût tracassées, il n'y a pas d'oiseau pour qui nos populations rurales ont plus de tendresse ; c'est une tendresse qui va jusqu'à la superstition. Les pauvres gens croient que le nid d'hirondelles porte bonheur à la maison où il s'abrite. Aussi ne le détruit-on jamais.

Tandis que tous les autres oiseaux ont à redouter le mauvais petit garnement qui grimpe aux arbres pour dénicher leurs nids et faire main basse sur leurs œufs, ou sur la couvée qui pépie le bec ouvert, l'hirondelle est sûre, quand elle revient au logis de l'année précédente, de retrouver intact le nid abandonné par elle, quand elle a fui le froid de l'hiver, vers des lieux plus cléments. On a respecté ce refuge de terre battue, où naîtra bientôt la gentille couvée.

Quand l'hirondelle arrive, elle est accueillie avec bonheur ; car elle est la messagère du renouveau. On regarde avec intérêt ses évolutions autour du nid ; elle s'y installe et c'est une joie pour la famille. Jamais il ne viendrait à l'enfant l'idée de rançonner les petits, qui sont pour lui, comme pour les parents, les bons génies de la maison. Il croirait commettre un sacrilège.

Et pourtant l'hirondelle s'en va ; l'hirondelle disparaît. D'où vient ? Il y a une cause. Cette cause, quelle est-elle ?

Il paraît que nos pauvres hirondelles sont des victimes de la mode. Si nous en croyons le rapporteur de la Société zoologique, ou plutôt les rapporteurs, car ils sont trois : MM. Billard, Le Petit et I. Vian, il aurait été adressé aux naturalistes de Paris, pendant les printemps de 1887 et de 1888, des paniers contenant des milliers d'hirondelles mortes destinées à l'ornementation des chapeaux de nos femmes. Ces hirondelles avaient été capturées dans le département des Bouches du Rhône.

Les rapporteurs ne nous laissent pas ignorer à l'aide de quels procédés on s'en empare. Il y en a trois : deux qui n'ont pas besoin d'explications : le filet et l'hameçon. Or, ce sont là deux variétés connues de la pêche au vol.

Le dernier procédé est plus curieux. C'est de beaucoup le plus destructeur et, par conséquent, c'est le plus usité. Au retour des hirondelles, les chasseurs tendent au bord de la mer de longs fils de fer soutenus par des perches ou accrochés aux rochers avec des isolateurs. Les hirondelles arrivent en bandes nombreuses, fatiguées par un long vol. Elles se posent sur le fil qui leur barre la route. Alors le chasseur, qui s'est dissimulé derrière les rochers, met le fil en communication avec une pile électrique et tous les pauvres oiseaux tombent foudroyés.

Et voilà comment

L'hirondelle gentille
Qui voltige à la grille
Du noir cachot

ne revient plus au printemps égayer de ses courbes rapides dans l'espace les prisonniers qui l'attendent ; voilà pourquoi le toit de la pauvre demeure ne voit plus l'émigrante lui apporter les premiers souffles du printemps ; voilà pourquoi certains cantons en sont dépeuplés.

La Société zoologique s'est naturellement tourné vers l'autorité. Elle l'a suppliée de prendre des mesures contre cette rage de destruction. Il y a des lois qui protègent les oiseaux utiles. Il faudrait veiller à ce qu'elles fussent exécutées. Mais la Société ne compte que modérément sur l'intervention administrative. Elle s'adresse au cœur des Français, et les supplie de prendre en pitié les innocentes bêtes.

« Dès que nos Parisiennes, dit M. Georges Conanon, qui s'est fait dans la *Revue nouvelle* l'interprète des rapporteurs, dès que nos Parisiennes connaîtront l'origine de toutes ces belles plumes dont elles se parent, elles renonceront à ces ornements qui proviennent du massacre d'oiseaux vénérés. Souhaitons donc que la plus grande publicité soit donnée aux faits signalés par la Société zoologique, et, avant peu, l'horrible tuerie aura cessé, faute d'acheteurs de cadavres. Si la destruction continuait encore quelques années, la France, d'ici à peu de temps, ne posséderait plus d'hirondelles que dans les collections.

Avouez que ce serait dommage. Je n'ai pas insisté sur le côté utilitaire, qui, comme vous le pouvez bien penser, a frappé davantage les rapporteurs de la Société. L'hirondelle chasse au vol, de jour, souvent près de terre et jusque dans nos habitations, toutes les bestioles ailées — cette vermine de l'air — qui nous importunent ou détruisent les cultures. On a calculé qu'elle absorbait chaque jour en insectes deux ou trois fois le poids de son corps qui varie de 17 à 22 grammes, suivant les espèces

C'est là une considération qui n'est pas à négliger. Mais celle du sentiment me paraît bien plus forte. Nous aimons l'hirondelle, en dehors des services qu'elle nous rend, pour son agilité, sa grâce, sa gaieté. Il n'y a rien de joli et d'égayant comme de voir, par un beau soir d'été, des milliers et des milliers d'hirondelles s'ébattre dans la lumière autour d'un vieux clocher de village. Qui de nous ne s'est amusé à suivre les caprices de leurs évolutions dans l'air? Qui de nous ne leur a su gré de cette heure de distraction et de rêverie ?

Francisque SARCEY.

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

Une dépêche de M. Larroumet. — M. Larroumet, directeur des Beaux-Arts, a adressé à M. Julien Lagache, la dépêche suivante :

« J'apprends la mort de M. Clément Bourdin ; je vous prie d'être mon interprète auprès de la famille et de l'école pour leur exprimer les regrets que me cause la perte de l'artiste éminent et dévoué enlevé si prématurément à l'art et à l'enseignement. »

La fête du denier des écoles. — Le comité des écoles libres organise une fête de bienfaisance au profit des écoles libres. Cette fête sera donnée dans les jardins de feu M. Pierre Catteau, vers la fin du mois de juin.

Un obit solennel anniversaire sera célébré, en l'église Saint-Martin, le 10 juin à 10 heures et demie, pour le repos des âmes de Messieurs les officiers, sous-officiers et sapeurs-pompiers, décédés.

Les levées au bureau des postes. — Depuis le 1er juin, la dernière levée pour Paris, Passe-Paris et la route, a lieu à 9 h. 05 soir, et non plus à 9 h. 45 comme en hiver.

Par contre, pour la ligne de Lille à Calais, Angleterre, Dunkerque, St-Omer, Boulogne-sur-Mer, la dernière levée est reculée jusqu'à 9 h. 45 soir.

La fête de gymnastique de la « Roubaisienne ». — Nous rappelons que c'est aujourd'hui qu'a lieu à l'hippodrome de Barbieux, la grande fête de gymnastique que la *Roubaisienne* donne pour subvenir aux frais occasionnés par la participation au XVe concours fédéral de Paris.

Nous engageons vivement nos lecteurs à se rendre à cette fête, car indépendamment de l'attrait qu'ils trouveront dans l'originalité des exercices et la valeur des gymnastes, ils donneront une marque d'encouragement à notre vaillante société et l'aideront à soutenir le renom de Roubaix au concours parisien.

La vente du poisson à Roubaix. — Du 20 au 31 mai, il a été vendu à Roubaix, 6,565 kilogs de poisson.

Les saisies de denrées pendant le mois de mai. — Voici les saisies qui ont été opérées dans le courant du mois par le service d'inspection sanitaire des denrées :

498 kil. de viande ; 143 kil. d'issues de bœufs, veaux et moutons ; 51 kil. de jambon ; 670 kil. de poisson ; 10 kil. de harengs-saurs ; 54 kil. d'écrevisses; 702 kil. de légumes ; 270 kil. de fruits. Total : 2.398 kil. de denrées malsaines rejetées de la consommation plus un cheval refusé pour la boucherie.

Concours de tir à l'arc. — Cent vingt-deux tireurs avaient pris part, au tir à l'arc à la perche offert par la société des *Amis-Réunis*, rue de la Potennerie. Parmi les tireurs se trouvaient un grand nombre d'étrangers. Voici les résultats de ce concours :

1er prix, le coq, 150 fr., J.-B. Dusauçois, à Roubaix; 2e, une poule, 100 fr., J.-B. Degroove, à Roubaix; 3e, une poule 100 fr., restée sur la perche; 4e, une poule, 50 fr.; Jules Andriese de Curmes, Belgique; 5e, une poule, 50 fr., Lemaire fils, de Roubaix; 6e, avant dernier petit oiseau abattu 30 fr., François Pauwels, de Roubaix; 7e, dernier petit oiseau abattu, 40 fr., Isidore Soins, de Lille.

Arrestation mouvementée d'un voleur. — Nous avons raconté hier l'arrestation du nommé Polydore Sambart, qui s'est rebellé contre les agents de la sûreté, pendant qu'ils le conduisaient au dépôt.

Polydore Sambart est un sujet belge de la pire espèce ; il est inculpé d'un vol d'effets d'habillement dans l'impasse Saint-Louis rue du Tilleul. Il est de plus, paraît-il, condamné en Belgique, à vingt ans de prison comme principal auteur de l'incendie de la maison Baudoux lors des grèves de verriers qui éclatèrent en Belgique, il y a environ deux ans.

Chronique colombophile. — Voici le résultat du concours du 30 mai, Sud Chantilly organisé par la société le « Pigeon Noir » établie chez M. Dulaurier, rue de Condé, au Pile, 4 paniers lâchés à heures. Beau temps clair, convoyeur M. Dedonghère.

1er prix, Favaurelle, 8 h. 38ppp; 2e, Parent, 8.39p; 3e, Favaurelle, 8.39ppp; 4e, Delannoy, 8.39pppp; 6e, Dulaurier, 8.39ppp; 6e, Delannoy, 8.40; 7e, Dorchies, 8.41; 8e, Dulaurier, 8.41; 9e, Parent, 8.42; 10e, Parent, 8.42; 11e, Wautier, 8.42; 12e, Delerue, 8.42; 13e, Hayard, 8.42; 14e, Foulon, 8.43.

La fédération colombophile l'*Avenir du Tilleul* rappelle aux amateurs de Roubaix son 6e concours par zone sur Clermont le 2 juin organisé par la société le *Pigeon parvenu*, établie chez M. Jules Delannoy, angle des rues Parvenus et Decrème, la mise est fixé à 1 fr. 25 dont 1 fr. pour prix et 25 c. pour frais et convoyage, l'inscription se fera la veille de 3 à 6 h. 1/2 du soir.

— Voici le résultat du concours de Longueau donné au siège de la société « le Pigeon noir » établie chez M. J.-Bte Desrousseaux, rue Pellart.

7 paniers soit 280 pigeons plaisirs compris lâchés par M. F. Bailleul, convoyeur colombophile par un beau temps, vent nord.

1er prix, Demeerchmann à 8 h. 37 m. 15 s. p : 2e, Desrousseaux, p : 3e, Astier, pp; 4e, Capart, p : 5e, Moulard, p; 6e, Delnatte, p; 7e, Vauverbecq, p; 8e, Rooms, p; 9e, Fremeaux, p; 10e, Desplaque ; 11e, Lecoq ; 12e. Vauverbecq, p; 13e, F. Legrand, ppp ; 14e, Derveaux, p ; 15e, Pollet, p ; 16e, Delnatte ; 17e, Brinsvieq Relquat, poule à 1 fr. ; 18e, Volcke ; 19e, Desquiens, op. Dernier pigeon constaté à 8 h. 40 m. 15 s.

Poules hors concours : Hazebroucq. opp ; L. Legrand, op ; Niffle, op ; P. Capard, op; Rabaux, reliquat poule à 2 francs. Delfortrie, reliquat poule à 3 francs. Delplanque poule à 5 francs.

Poule unique au 2e prix par M. J.-Bte Desrousseaux.

— Voici le résultat du concours de Chantilly, offert le 6 mai par la société colombophile l'*Union* établie chez le sieur Victor Grouillon, au Cul de Four. 479 pigeons de concours, 16 paniers ouverts à 6 h. 30. Beau temps, vent sud ouest. Convoyeur J. Dedoncker.

1er prix, G., Browaeys, 8 h. 23 m, 7 s.hppp; 2e, D. Ducatté, 23.22hp; 3e, D. Ducatté, 23.22hpp; 4e, Lapie, 23.41h; 5e, P. Ducatteau, 23.02, h. unique ppp ; 6e, Vandevelde, 21.02hpp; 7e, H. Liénart, 24.01hpp ; 8e, J. Debuchy, 24.11hppp; 9e, Delmotte, 24.12hppp; 10e, D. Krabansky, 24.35hpp; 11e, F. Hasselbrouck, 24.12 pppp; 12e, id., 24.42pp; 13e, id., 24.42pppp ; 14e, Delmotte, 24.42ppp; 15e, Van Waorbecke, 24.43pp; 16e, V. Grouillon, 24.44p; 17e, id., 24.44p.

18e prix, Olivier, 8 h. 24 m. 59 s. p; 19e, Ed. Browayes, 25.06pp; 20e, L. Pollet, 25.11pp; 21e, J. Boudry, 25.18ppp; 22e, P. Ducatteau, 25.32pppp; 23e, Ysebaert, 25.35pp; 24e, Hollemaert, 25.40ppp; 25e, Cornelié, 25.44p; 26e, E. Maton, 25.48ppppp; 27e, Petit Soldat, 25.48p; 28e, Delpierre, 25.50pp; 29e, J. Kindt, 25.55pp; 30e, D. Desfontaine, 25.21p ; 31e, Seyers, 26.05pp; 32e, D. Krabansky, 26.05p ; 33e, L. Pollet, 26.11p; 34e, L. Wysseur, 26.14ppp.

35e prix, J. Lepoutre, 8 h. 26 m. 18 s.ppp; 36e, J. Lepoutre, 26.18.pp ; 37e, Lapie, 26.41.p; 38e, Oscar Maes, 26.41,p ; 39e, J. Rabaux, 26.42.p ; 40e, Delforrie, 26.50, p ; 41e, H. Salembier, 27.01,op ; 42e, H. Morel, 27.11; 43e, Ledru, 27.12 ; 44e, Emile Mathon, 27.18; 45e, Petit Soldat, 27.18; 46e, D. Ducatte, 27.22; 47e, Duhamel, 27.24; 48e, Vaissier, 27.25.

Dimanche 9 juin (jour de la Pentecôte) 7e concours de l'*Union fédérale colombophile*, sur Creil. Prix d'honneur 100 fr., organisé par la société colombophile l'*Epervier*, établie chez le sieur Victor Carrette, rue Archimède, 16. L'inscription des pigeons 8 juin de 3 à 6 h. 1/2 du soir.

Lundi de la Pentecôte 10 juin, 8e concours de l'*Union fédérale colombophile*, sur Chantilly. Prix d'honneur, 200 fr., organisé par la société colombophile le *Martinet*, établie chez le sieur J.-B. Niffle, rue Vaucanson, 45. L'inscription des pigeons le dimanche 9 juin de 3 à 6 h. 1/2 du soir.

Aux 2 concours, poule unique à 0,50 c. — Poules facultatives 1, 2, 3 et 5 fr.

Marquage secret par la bague en caoutchouc, J. Rosoor. Convoyeur J. Dedoncker.

L'Etablissement thermal des Eaux et Boues de Saint-Amand, est ouvert chaque année au public, du 15 mai au 30 septembre.

Le traitement de Saint-Amand est indispensable aux personnes atteintes de *Rhumatisme et Goutte chroniques, Paralysies, Coxalgies, Sciatiques, Ataxie locomotrice*, etc., etc.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Ad. GRÉGOIRE, directeur à Saint-Amand. 38460

Première communion. — *Portraits.* — Photographie d'Art Shettle, rue Chanzy, 47. — Pour choisir son heure, prière de vouloir bien se faire inscrire à l'avance. 38915—19785

LETTRES MORTUAIRES ET D'OBITS

IMPRIMERIE ALFRED REBOUX. — **AVIS GRATUIT** dans le *Journal de Roubaix* (grande édition), et dans le *Petit Journal de Roubaix*.

TOURCOING

Conseil de revision. — C'est M. Facon, vice-président du Conseil de Préfecture, qui a présidé le Conseil de revision du canton Nord, de 2 à 5 heures de l'après-midi. Il était assisté de M. Salmon, conseiller, MM. Bonduel, conseiller général; Hellin, conseiller d'arrondissement et de Santy, lieutenant-colonel au 43e d'infanterie. Après le Conseil, dîner chez M. le maire, auquel ont assisté outre les membres de la Commission, plusieurs fonctionnaires de la ville. Il y avait à examiner 314 conscrits de la classe et 70 ajournés.

La « Tourquennoise. » — Une section de la société de gymnastique et d'armes part vendredi, à midi, pour prendre part au concours de l'Exposition des 8, 9 et 10 juin. On assurait même que les exercices et mouvements, ne se faisant pas « au commandement, » mais aux accords de la musique, une des bonnes sociétés de la ville accompagnerait nos gymnastes et exécuterait les morceaux adoptés par un jury à la suite d'un concours *ad hoc*. On affirmait en outre que le compositeur dont les airs ont remporté le prix est un tourquennois.

Pauvre folle ! — Vendredi dans la matinée un agent rencontrait, rue St-Jacques, une femme paraissant âgée d'une quarantaine d'année et qui ne fit que des réponses incohérentes au questions qu'il lui adressa. On l'interrogeant de nouveau le lendemain on a cru comprendre que cette malheureuse doit être de Péronne ou des environs.

Ballon dirigeable. — Un tourquennois aurait trouvé, après de longues années de recherches, le moyen de diriger les ballons! Un essai devait avoir lieu aujourd'hui dimanche, mais le ballon mis à la disposition de l'inventeur n'est pas assez fort ; ce n'est du reste qu'un retard de huit ou quinze jours. Est-ce que la fièvre aérostatique qui s'était emparée de Tourcoing il y a quelques années, ferait de nouveau son apparition ?

La rue des Poutrains a été mise en émoi, samedi soir, vers 7 heures, par une scène de pugilat.

Quelques concrits, dont les nombreuses libations prises pendant la journée, avaient échauffé les têtes, se prirent de querelle. La discussion dégénéra bientôt en bataille ; après quelques coups reçus de part et d'autre, les combattants se dispersèrent et la rue des Poutrains retrouva sa tranquillité habituelle.

LILLE

Concours hippique. — *Septième journée.* — La vente aux enchères qui avait été annoncée pour samedi matin n'a pas eu lieu, aucun cheval n'avait été inscrit.

A 2 heures s'est ouvert le concours international pour chevaux de Lille.

10 prix de 20 fr. par écurie étaient attribués ; neuf concurrents, tous primés, se sont présentés.

MM. Auguste Pouillier, *Stella;* Jean Joire, *Fleur de mai;* de la Vauzelle, *Nonette;* le vicomte de Fontanges, *Réussite;* Delabie, *Villebon;* de France, *Ninon;* Lardinois, *Ogive;* Herreman, *Missélas;* le capitaine Le Villain, *Songtress.*

La réunion s'est terminée par le *prix de circonscription*, concours militaire pour chevaux inscrits sur le contrat des régiments stationnés dans la circonscription et montés par des officiers de cavalerie, de ligne, de réserve, de cavalerie légère ou d'arme spéciale en uniforme.

Six prix consistant en selles anglaises et brides complètes d'une valeur totale de 900 fr.

3 Tours de pistes, 12 haies et barres (dont une haie double) et deux sauts de douve.

Sur 18 chevaux inscrits, 15 ont pris part à l'épreuve, dont voici les résultats :

1er prix, *Disance*, à M. de Corberon, sous-lieutenant au 3e chasseurs.

2e prix, *Epernay*, à M. de Vauzelle, lieutenan au 19e chasseurs.

3e prix, *Hymne*, à M. Parrot, sous-lieutenant au 19e chasseurs.

4e prix, *Passe-Poil*, à M. Marron, sous-lieutenant au 19e chasseurs.

5e prix, *Jongleur*, à M. de France, sous-lieutenant au 8e cuirassiers.

6e prix, *Prétendue*, à M. Lardinois, lieutenant au 10e chasseurs.

Flots de rubans : *Ménélas*, à M. Herreman, sous-lieutenant; *Longtress*, au capitaine Levil lain.

Ratue, à M. Marron, sous-lieutenant (tous trois du 19e chasseurs).

Ninon, à M. Cuignet de Sheldou, sous-lieutenan au 5e cuirassiers.

Aujourd'hui, dernière journée du concours.

1 Heure. — Prix internationaux, chevaux de traits attelés.

2 Heures 1/2.—Sauts d'obstacles. *Prix de consolation.* Officiers.

4 Heures.— Sauts d'obstacles. *Prix de la coupe.* Gentlemen.

5 Heures. — Longchamps des chevaux de selle primés à tous les concours.

Exposition des patronages. — L'Exposition des travaux exécutés par les jeunes ouvriers et apprentis fréquentant les patronages du Nord et du Pas-de-Calais sera ouverte, dans la salle du patronage Saint-Michel, rue de Fleurus, 13 bis, à Lille, les dimanche 9, lundi 10, mercredi 12, jeudi 13 et dimanche 16 juin 1889, de dix heures du matin à six heures du soir.

NORD

Douai.— Samedi matin, à onze heures, ont eu lieu à Douai les funérailles du colonel Arveuf, âgé de 55 ans, récemment placé à la tête du 15e d'artillerie. Le régiment, précédé de l'étendard voilé d'un crêpe, et accompagné de la musique d'artillerie, qui jouait des marches funèbres, a conduit son chef à l'église Saint-Pierre et de là à la gare, d'où le corps a été transporté à Paris.

Nous avons remarqué dans le cortège, derrière la sœur du défunt, qui était accompagnée de plusieurs dames de la ville, le général de division Lévy, gouverneur de Lille : le général de brigade Wartelle : le sous-préfet de Douai ; M. Mention, maire de la ville ; des officiers de l'état-major du 1er corps d'armée, les officiers des deux régiments d'artillerie, du 33e de ligne, etc.

Une magnifique couronne et des bouquets étaient portés par des soldats du régiment ; le cheval que montait le colonel Arveuf, la selle couverte d'un crêpe, était conduit par les ordonnances de cet officier supérieur.

M. Arveuf venait de Laon et avait remplacé M. de Geoffre de Chabrignac, nommé général commandant l'artillerie du 7e corps, à Besançon.

CONCERTS & SPECTACLES

Le concert de l' « Alliance chorale ». — L'*Alliance chorale* a offert, jeudi, à ses membres honoraires, un concert qui a pleinement réussi.

Cette société inaugurait son nouveau local, dont on a beaucoup admiré la grandeur et le coquet aménagement.

Le concert a commencé par le chœur *Chanson Espagnole*, enlevé avec un brio étourdissant par l'*Alliance Chorale*. On a d'autant plus chaleureusement applaudi ce chœur qu'il est fort difficile et l'auteur M. Jouret y a accumulé les difficultés vocales. C'est un tour de force qu'a accompli en le chantant l'*Alliance Chorale*.

Après ce chœur, quelques chanteurs se sont fait acclamer.

D'abord, M. Carpentier qui a lancé d'une voix vibrante et en détaillant admirablement l'air : *O jours heureux, de l'Etoile du Nord.*

Ensuite M. Coupez a chanté l'air du *Val d'Andorre* à la satisfaction générale. MM. Mulliez et Mombel ont chanté un duo qui leur a valu de chaleureux bravos.

Félicitons également M. Henri Wattrelos, un ténorino possédant une voix charmante, et qui a délicieusement soupiré l'air de *Martha*, M. Léopold Mercier, le sympathique directeur de l'*Alliance Cho-*

FEUILLETON DU 3 JUIN 1889. — N° 52

LA CHAMBRE ROUGE

Par Pierre ZACCONE

DEUXIÈME PARTIE

LE CŒUR DE BERTHE

IX

Elle atteignit de la sorte les premiers jours d'octobre, sans qu'aucun changement notable se fût produit ; mais elle ne recouvrait pas la santé, et la pauvre enfant était si faible que la première crise un peu violente pouvait l'emporter.

Les médecins dissimulaient de leur mieux leurs appréhensions, et nul au château ne se doutait encore de la gravité de la situation ; seule Jobic avait tout remarqué ou deviné d'instinct, et elle n'avait pas hésité à faire part à Paul de ses impressions.

Paul en avait été atterré.

X

Il savait bien, lui, que l'on pouvait se fier aux remarques faites par la petite sauvage ; le dévouement qu'elle portait à sa maîtresse lui communiquait en quelque sorte le don de divination, et l'on pouvait s'en rapporter à elle !

C'est ce qui l'épouvantait.

Aussi, à partir du jour où Jobic lui fit part de ses appréhensions, ne passa-t-il plus une heure sans s'inquiéter de la malade, et souvent, dès lors, il prolongea ses visites du soir jusque fort avant dans la nuit.

L'automne était venu ; les arbres commençaient à se dépouiller de leurs feuilles, un souffle plus frais se faisait sentir dans la campagne ; les nuits devenaient plus longues et plus froides.

Un soir, il arriva au château un peu plus tard que d'habitude, et quand il fut parvenu à l'endroit où il avait coutume de s'arrêter et d'attendre, il remarqua tout de suite qu'un mouvement inusité animait le château.

Autour de la chambre de Berthe, les lumières allaient et venaient, et, près du perron, il distingua deux lanternes qui jetaient jusqu'à lui de vifs rayons.

C'était le coupé de l'un des docteurs. On l'avait sans doute fait appeler. Berthe devait se trouver plus mal.

Paul en fut peu étonné.

La veille, Berthe avait eu une syncope et toute la maison avait été sur pied. Un voile passa devant ses yeux.

Elle était donc plus mal, puisque le docteur était revenu !

Une douleur aiguë le pinça au cœur, et il jeta vers le ciel un regard de révolte.

Il se pouvait donc qu'elle mourût, elle si jeune et qui aimait tant la vie!

Ah! que ne lui demandait-on tout son sang à lui ! Avec quelle ivresse il l'eût donné jusqu'à la dernière goutte!

Au surplus, son parti était bien pris depuis quelque temps : s'il devait perdre la pauvre enfant, si un pareil malheur devait le frapper, il n'aurait pas une seconde d'hésitation... il se tuerait !

Seulement, tout son être se prenait à frissonner à la pensée qu'il ne la verrait pas et qu'elle allait mourir peut être sans lui avoir laissé la suprême consolation de serrer une dernière fois ses deux mains dans les siennes.

Mais que faire ? Et quel espoir conserver ?

Il attendait, impatient, fiévreux, marchant d'un pas heurté, comptant les minutes, les secondes, refoulant cent fois la pensée qui lui venait de courir au château, au risque d'en être honteusement repoussé.

Enfin quelque chose s'agita ; les lumières cessèrent d'aller et revenir ; le coupé du docteur s'ébranla pour reprendre au grand trot le chemin de la ville, et bientôt il ne vit plus dans l'ombre qu'un petit point lumineux indiquant l'emplacement occupé par la chambre de Berthe.

Il s'assit un peu calmé.

Autour de lui régnait un silence presque lugubre, mais il n'y prenait pas garde.

Il regardait le point lumineux et prêtait l'oreille.

Tout à coup il se releva comme galvanisé.

Des pas précipités accouraient de son côté, et tout de suite il avait reconnu Jobic.

Qu'allait-il apprendre ?

Ce ne fut pas long.

Au bout de deux minutes, Jobic était près de lui, comprimant sa poitrine, qui battait avec violence, tant elle avait couru.

— Berthe ! Berthe ! interrogea avidement Paul en lui prenant la main.

— Elle est mieux, répondit Jobic ; mais elle a été au plus mal.

— Mon Dieu !

— Seulement, tout danger n'est pas passé... Le médecin craint une nouvelle crise, et il a promis de revenir dans une heure.

— Ah ! pauvre et chère Berthe !...

—